

Dieu comme un ministre digne de son application, et qui ne fait rien dont il ait à rougir (1). Faites doucement et sans bruit, sans vous mêler des affaires des autres et sans vous ingérer dans leurs emplois. Le même Apôtre dit ailleurs : *Nous vous conjurons, mes Frères, de vous appliquer à vivre en paix et à faire tout ce que vous avez à faire* (2).

Nous voyons dans les communautés des esprits entièrement opposés à cette conduite, qui par une trop grande activité, ou par un mouvement de curiosité, ou par une charité indiscrette, ou par une trop haute opinion de leur capacité, n'apportent pas tout le soin qu'ils doivent à leur emploi, et se mêlent inconsidérément de celui des autres. La règle de la compagnie de Jésus dit expressément (3) : Que personne ne se mêle de l'emploi des autres, et n'entre dans le lieu destiné à cet emploi sans la permission du supérieur; ou en cas de nécessité celle de celui qui est chargé de ce lieu. D'abord parce que le supérieur ne vous a pas donné cet emploi; pourquoi vous mêlez-vous d'une chose dont vous n'êtes point chargé, et dont vous n'êtes pas responsable? *Ne vous mêlez pas de ce qui ne vous importe pas*, dit le Sage (4). D'ailleurs, en vous ingérant dans l'office d'un autre, c'est en quelque sorte le condamner, comme s'il n'était pas capable de le remplir; vous montrez que vous êtes plus entendu que lui. Dans le premier cas, c'est une atteinte à la charité, et dans le second une marque de vanité et de la bonne opinion que vous avez de vous-même. De plus, si vous avez un emploi, vous en avez assez pour vos forces, si

(1) Ministerium tuum imple.... sollicitè cura teipsum probabilem exhibere Deo, operarium inconfusibilem. 2. *Tim.* 4. 5. et 2. 15.

(2) Rogamus vos fratres... ut operam detis ut quieti sitis, et ut vestrum negotium agatis. 1. *Thessal.* 10 et 11.

(3) Reg. comm. 32.

(4) De re quæ te non molestat ne ceteris. *Eccli.* 11. 9.

vous voulez le remplir au contentement de Dieu et des hommes : ils ne vous demandent que cela, appliquez-vous-y donc entièrement pour le faire comme ils le désirent. Plusieurs Pères de la solitude de Scéthé s'étant assemblés, mirent en question la prêtrise de Melchisédech, mais ils s'aperçurent bientôt qu'ils n'avaient pas appelé l'abbé Coprez; ils envoyèrent aussitôt pour le prier de venir : on le mit au courant de la discussion, et lorsqu'on l'interrogea pour savoir ce qu'il en pensait, il frappa trois fois du doigt sur sa bouche, en disant : Malheur à toi, Coprez, tu laisses les choses que Dieu t'a commandé de faire, pour penser à d'autres dont il ne te demandera pas compte. Ces paroles touchèrent si vivement ces solitaires, qu'ils laissèrent la question indécise, et retournèrent à leur cellule (1).

Cependant il faut bien distinguer entre s'ingérer dans l'emploi d'un autre et lui aider. Les membres de notre corps s'entraident et se prêtent un secours mutuel sans se nuire et s'embarrasser. La main détourne de l'œil ce qui l'empêche de voir; elle approche la lumière pour lui en donner le moyen : le pied porte la personne près d'une chose immobile pour la voir plus facilement; cependant la main, le pied ne s'ingèrent pas dans l'office de l'œil, et ne veulent pas l'inquiéter et le troubler dans son action; au contraire ils l'aident tous, afin qu'il fasse ce qu'il doit faire plus facilement, plus doucement, plus parfaitement et plus tôt. Ainsi on aide quelqu'un dans son emploi quand il a besoin de notre secours, qu'il nous le demande, que nous lui servons de second, et que nous ne faisons pas les maîtres. Mais c'est s'ingérer dans l'emploi, lorsque sans nécessité vous voulez aider une personne qui n'a pas besoin de vous, qui ne vous en prie pas et que vous embarrassez souvent plus que vous ne l'aidez; surtout

(1) Apud Rosweyd. lib. 5. libell. 15. n. 24.

lorsque, sans ordre et sans autorité, vous trouvez à redire à ce qu'elle fait, et la contrôlez dans son ouvrage.

Il faut encore assimiler à ces sortes de Religieux ceux qui, dans leur communauté, négligent leur emploi par une certaine démangeaison d'esprit, et une certaine curiosité fort préjudiciable à leur salut, et fort importune aux autres. Ils s'informent de tout, veulent savoir toutes les choses générales et particulières de la maison, tout ce qui se fait et tout ce qui se dit. Ce sont des esprits curieux et qui furètent partout, qui usent de mille ruses et de mille artifices pour savoir ce qu'ils désirent, qui ne pensent qu'aux moyens de découvrir les secrets et de connaître ce qui regarde les autres, et qui ne font pas attention à ce qui les regarde. Semblables à certaines femmes qui voient fort bien dans la maison de leurs voisins, et ne voient rien dans la leur. La curiosité est un grand vice et qui apporte de grands dommages, dit saint Grégoire, parce qu'en ouvrant les yeux sur les défauts des autres, elle les ferme sur nos propres défauts. On sait toutes les affaires des autres, et l'on ne connaît pas les siennes; plus on est instruit des choses étrangères, plus on est ignorant sur les siennes (1). C'est pour cela que le Sage nous dit : *Ne t'applique point à rechercher curieusement une multitude de choses inutiles* (2); et suivant une autre version : *Ne songez qu'à vos propres affaires* (3).

Mais il faut remarquer un autre défaut : il est des esprits délicats et pointilleux pour tout ce qui regarde leur emploi, si jaloux de leur petite autorité, des pouvoirs que leur emploi leur donne, que pour peu qu'on s'en mêle, qu'on

(1) Grave curiositatis est vitium quæ dum enjuslibet mentem ad investigandam vitam proximi exteriùs ducit, semper ei sua intima abscondit, ut aliena sciens se nesciat, et curiosi animus quantò peritus fuerit alieni meriti, tantò fiat ignarus sui. *Hom. 35. in Evang.*

(2) In supervacuis rebus noli scrutari multipliciter. *Eccli. 3. 24.*

(3) Plura negotiis tuis ne cura. *Figurin.*

s'en approche, ils prennent de l'ombrage, se piquent, se formalisent, et ne veulent pas pour quoi que ce soit qu'on y touche. Ils vont même si loin quelquefois, qu'ils trouvent mauvais que les supérieurs surveillent et fassent le plus petit changement. Ils montrent certainement par là le trop grand attachement qu'ils ont pour leur emploi et leur profond aveuglement, puisqu'ils veulent empêcher au supérieur de se servir de son autorité dans une chose où il a tant de pouvoir. Il est vrai que le supérieur doit donner à un officier toute la liberté raisonnable pour agir dans son emploi, quand il juge qu'il a la capacité nécessaire pour le remplir; mais il doit toujours garder le pouvoir; c'est le droit inaliénable de sa charge dont il ne peut se dépouiller. Il est le premier officier dans tous les emplois de la maison; il doit veiller sur tous, afin que tout se fasse pour le plus grand bien. Il est même bon qu'il le fasse quelquefois sans nécessité pour conserver son autorité, et tenir ceux qui ont des charges dans sa dépendance.

Il est encore une chose à remarquer sur cette délicatesse d'esprit pour les emplois. Quand il est deux personnes dans le même emploi qui n'ont pas le même pouvoir, qu'une est subordonnée à l'autre, il arrive souvent que celle qui a le plus d'autorité en abuse, veut trop de déférence, et tient l'autre dans un trop grand état de subordination; on ne peut rien faire sans ses ordres, et il faut rendre compte de tout sans doute, celle qui est en sous-ordre doit suivre ce que la première commande; mais aussi il ne faut point agir avec elle et lui parler avec hauteur : toutes deux doivent vivre dans la plus parfaite charité, bien s'entendre afin de s'entr'aider; autrement il y aura sujet de peine pour l'une et pour l'autre, et l'emploi en souffrira.

§ II.

De la paresse.

Celui qui veut bien vivre en communauté doit donc s'efforcer de bien remplir son emploi; il doit être toujours occupé à quelque chose d'utile, n'être jamais oisif, et avoir en horreur le vice de paresse et de fainéantise.

Si dans tous les royaumes les lois déclarent infâmes les paresseux, si même ils étaient punis de mort à Athènes, il y a bien plus de raison de les chasser des maisons religieuses où ils sont nourris et entretenus, non à leurs dépens, mais aux dépens de Dieu, pour lequel il est juste de travailler. Il faut combattre tous les vices, pratiquer les vertus; il faut donc travailler; d'ailleurs les récompenses du travail sont assez grandes dans cette vie, et infiniment plus grandes en l'autre. Les gens du monde nous donnent eux-mêmes la leçon; ils s'occupent sans cesse, travaillent jour et nuit, pour des choses purement terrestres, que souvent ils n'acquièrent pas, qui ne les contentent jamais parfaitement, et qui, pour l'ordinaire, nuisent grandement à leur salut éternel.

Le célèbre abbé saint Théodose, au rapport de Théodoret (1), disait à ses Religieux pour les animer au travail: Ne serait-ce pas une chose ridicule de voir les séculiers travailler avec tant de peine, non-seulement pour nourrir eux, leurs femmes et leurs enfans, mais encore pour payer les impôts et assister les pauvres selon leur pouvoir, tandis que nous ne gagnerions pas ce qui nous est nécessaire par notre travail, que nous demeurerions assis, les bras croisés, à jouir du travail des autres. C'est ainsi qu'il les excitait à fuir l'oisiveté, et à employer ce

(1) In Philoth. cap. 10.

qui leur restait de temps, après leurs exercices de piété, aux occupations extérieures, et à joindre selon leur obligation et leur pouvoir les travaux du corps à ceux de l'esprit. *Celui qui ne veut pas travailler*, dit saint Paul, *ne doit pas manger* (1).

Ruffin raconte qu'un Religieux étant allé visiter l'abbé Sylvain sur le mont Sina, dit aux Religieux qu'il vit occupés du travail des mains: Pourquoi travaillez-vous ainsi pour une nourriture périssable? Madeleine a choisi la meilleure part. Le saint vieillard ayant appris cela, dit à Zacharie son disciple: Donnez un livre à ce Frère pour s'occuper, et mettez-le dans une cellule où il n'y ait rien à manger. A l'heure de None le solitaire attendait que l'abbé le fit appeler pour aller au réfectoire; mais l'heure étant passée sans qu'il reçût cette invitation, il alla le trouver et lui dit: Mon Père, ne mange-t-on pas dans cette maison? Les Frères ne sont-ils pas allés aujourd'hui au réfectoire? Ils y sont allés, répondit le saint homme; pourquoi donc m'avez-vous oublié, dit le Religieux? Parce que vous êtes un homme tout spirituel, répondit le Saint; vous n'avez pas besoin de cette nourriture matérielle; mais nous qui sommes plus grossiers, nous ne pouvons nous en passer; c'est ce qui nous oblige de travailler; vous avez choisi la meilleure part, il faut vous en contenter. Ces paroles ouvrirent les yeux au solitaire, il vit qu'il s'était trompé, et dit à l'abbé: Pardonnez-moi, mon Père, je vois bien que j'étais dans l'erreur. Je suis bien aise que vous le compreniez par l'expérience, répartit Sylvain, Madeleine ne saurait se passer de Marthe; Marthe par ses services fait estimer et louer Madeleine (2): Si, dit une règle de la compagnie de Jésus, personne ne doit être tellement surchargé de travail corporel, que

(1) Si quis non vult operari, nec manducet

(2) Apud Rosweyd. lib. 3. n. 55.

l'esprit en soit accablé, il est aussi bien convenable que tous aient quelque occupation corporelle; l'ame et le corps doivent s'entr'aider; il faut en tout une grande modération (1).

Pour bannir l'oisiveté, il faut encore considérer qu'il n'y a rien de plus vil et de plus bas que ce vice. Une ame noble est toujours en action; elle ne saurait demeurer en repos. L'acte est la perfection de celui qui agit; dès qu'il cesse d'agir, il y a défaut. Dieu qui est infiniment parfait, est un acte pur, c'est-à-dire, toujours action: c'est pour cela que Notre-Seigneur dit: *Mon Père agit toujours, j'agis de même toujours* (2). Les Anges, qui sont après Dieu les créatures les plus parfaites, sont toujours en action. Lorsque Dieu créa l'homme, *il le plaça dans un jardin de délices pour le cultiver et le garder* (3).

Il faut encore remarquer que Dieu a créé toutes les créatures par sa parole. *Que la lumière soit faite... que le firmament soit fait* (4); mais quand il forma l'homme, il se servit de ses mains: *Ce sont ses mains qui m'ont formé*, dit David (5); *pourquoi voulez-vous m'accabler*, dit Job, *ne suis-je pas l'ouvrage de vos mains* (6)? Dieu voulait nous apprendre qu'il nous avait créés pour travailler: *L'homme est né pour le travail*, dit positivement Job (7). Si l'homme dans un lieu de délices, dans un état de félicité, n'ayant aucun besoin, a dû travailler, ne doit-il pas le faire, à plus forte raison, dans cette val-

(1) Sum. Const. reg. 47.

(2) Pater meus usque modo operatur, et ego operor. Joan. 5. 17.

(3) Posuit eum in paradiso voluptatis ut operaretur et custodiret illum. Gen. 2. 15.

(4) Dixit Deus, fiat lux... dixit Deus, fiat firmamentum. Gen. 1. v. 3 et 6.

(5) Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me. Psalm. 118. v. 73.

(6) Numquid bonum tibi videtur si opprimas me, opus manuum tuarum? Job. 10. v. 3 et 8.

(7) Homo nascitur ad laborem. Job. 5. c. 7.

lée de larmes et de misères, où tout lui manque, où tout doit lui coûter?

De plus, l'oisiveté nuit au corps, à l'ame, à tout. Saint Chrysostôme disait, pour faire comprendre cette vérité: Quel est le cheval que vous croyez le plus utile? Est-ce celui que vous laissez couché sur la litière, ou celui que l'on monte et qui porte son maître? Préférez-vous un vaisseau qui est en rade à un vaisseau qui fait voile, et va chercher des marchandises précieuses? Une eau dormante qui n'engendre que des reptiles, ou une eau vive et coulante? Une épée qui se rouille dans le fourreau, ou l'épée entre les mains du soldat qui s'en sert pour vaincre ses ennemis? Jugez par-là de la différence qu'il y a entre une ame paresseuse, et une ame agissante; quels sont les maux que produit l'oisiveté et les biens que procure le travail (1)?

Mais cependant il faut y mettre de la modération et un juste tempérament. Quand nous disons qu'il faut travailler, nous ne disons pas qu'il faut s'accabler, et se tuer de travail. Un homme travaille toujours assez quand il ne demeure pas sans rien faire, qu'il craint l'oisiveté et qu'il emploie ses forces. Il ne faut pas en prendre plus qu'on en peut porter, et les supérieurs doivent veiller avec soin à une sage distribution des travaux, afin que le corps ne soit pas accablé, que l'ame ne soit point abattue sous la pesanteur de la charge, et noyée dans une multitude de choses. Souvent il arrive, quand on est trop occupé, que les exercices de piété en souffrent, que la dévotion s'éteint, au grand préjudice du Religieux surchargé, qui devient alors indévot, impatient, chagrin, fâcheux, difficile à conduire, désobéissant; il ne remplit plus son emploi qu'avec un esprit dissipé et tout extérieur. Il faut donc bien veiller à ce que chacun ait le

(1) Hom. 35. in Act.

temps convenable pour remplir ses devoirs de piété, vaquer à l'oraison, à la lecture, à l'examen, à tout ce qui tient à l'intérieur, afin que l'esprit soit nourri et fortifié, et que l'on puisse se livrer aux exercices extérieurs avec un esprit vraiment religieux.

Il faut donc bannir l'oisiveté de toutes les communautés religieuses. Il faut que tous emploient utilement leur temps, en réfléchissant souvent sur les raisons que nous venons de donner. *Faites de suite ce que peuvent faire vos mains*, dit le Sage, *parce que lorsque vous serez arrivé à la mort vers laquelle vous courrez; il n'y a plus moyen de travailler, il n'y a plus de projets à former, la science et la sagesse ne servent plus à rien* (1).

Considérez qu'à chaque minute vous pouvez acquérir des trésors immenses de richesses et de gloire dans la possession de Dieu, que l'oisiveté vous ferait perdre. L'abbé Achillas répondit à un Religieux qui lui demandait pourquoi il s'ennuyait dans sa cellule et éprouvait un si grand dégoût du travail : c'est, mon Frère, que vous n'appliquez pas assez votre esprit à considérer la récompense qui vous est préparée dans le ciel, et aux tourmens de l'enfer, dont nous sommes menacés. Si vous y pensiez sérieusement, la paresse fuirait bientôt, et vous ne vous ennuyeriez point dans votre cellule, lors même qu'elle serait remplie de reptiles (2).

Si vous demandez ce qu'il faut faire pour chasser la paresse, je vous dirai qu'il faut toujours avoir une occupation prête, et mettre dans son travail un agréable diversité qui éloigne le dégoût. Le changement soulage l'esprit. Un Ange apprit ce secret à saint Antoine, qui était tenté de paresse dans sa cellule. En sortant il aper-

(1) Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare : quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos, quò tu properas. *Eccli* 9. 10.

(2) Apud Rosweyd. lib. 3. n. 107.

cut un Ange sous la figure d'un homme qui était assis et travaillait; un instant après, il se levait et pria, il se remettait ensuite au travail, et revenait ensuite à la prière. Faites comme cela, dit l'Ange à saint Antoine (1). C'est ainsi qu'en diversifiant son travail on évite l'ennui.

On me dira peut-être : Mais je suis forcé d'être oisif, on ne me donne rien à faire, on me laisse sans emploi, c'est ce qui m'ennuie, je ne demanderais pas mieux que d'avoir une occupation. Je sais que l'on fait quelquefois cette plainte, mais on a tort; un homme est toujours occupé quand il le veut bien. Vous n'avez point d'emploi, dites-vous; c'est que vous n'avez pas voulu celui que vous destinait le supérieur, il ne vous plaisait pas, vous croyiez qu'il était au-dessous de votre mérite, qu'il était trop pénible à remplir; vous en vouliez un autre qui fût plus selon votre humeur, qui eut plus de douceur et d'éclat; voilà pourquoi vous n'êtes pas occupé. Un Religieux plein de bonne volonté, à qui il importe peu quelle occupation il ait, n'est jamais oisif, il y a toujours beaucoup à faire dans la maison. S'il ne fait pas une chose, il en fait une autre; s'il n'en fait pas une grande, il en fait une petite; s'il n'a pas assez de capacité pour des choses relevées, il en a pour de plus basses; s'il ne peut prêcher devant les grands auditoires, il prêchera dans les bourgs et les villages. D'ailleurs, les hôpitaux sont toujours ouverts, il peut toujours visiter les malades et les prisonniers; le supérieur lui en donnera facilement la permission. La charité, le zèle, la ferveur trouvent toujours à s'occuper; il y a toujours plus de travail qu'on en saurait faire.

Il faut seulement pour cela déraciner de son esprit l'idée fautive que l'on a de l'inégalité des emplois, qui peut devenir très-nuisible, et se bien persuader qu'une

(1) Apud Rosweyd. *ibid.* n. 105. et lib. 5. libell. 7. n. 1.

chose, quelque petite qu'elle soit, peut devenir très-grande, si elle est faite pour Dieu; et que les choses les plus relevées, si elles ne sont pas faites pour lui, deviennent très-viles. Sainte Radegonde, reine de France, abandonna la pourpre pour se faire simple religieuse dans le monastère de Sainte-Croix-de-Poitiers, qu'elle avait fait bâtir; là elle faisait sa semaine dans les différens emplois de la maison comme les autres: elle servait à la cuisine, balayait, portait du bois, allumait le feu, emportait les ordures; et son histoire dit qu'elle se trouvait très-ennoblie de la bassesse des services qu'elle rendait (1), parce que le motif de l'amour de Dieu qui la portait à s'abaisser ainsi, la relevait infiniment, et donnait un caractère de grandeur à ces actions qui paraissaient viles et abjectes.

Ne dites pas non plus que vous n'avez pas assez de forces pour vous occuper, que vos infirmités et vos maladies ne vous ôtent pas la bonne volonté, mais le pouvoir. Dites plutôt que vous avez assez de forces, mais que votre paresse et votre lâcheté vous ôtent la volonté. On sait bien qu'étant d'une faible complexion, on ne doit pas vous demander des travaux pénibles, et ce que peut faire une personne vigoureuse; mais vous n'êtes pas encore réduit à cet état d'impuissance que vous soyez obligé de demeurer inutile toute la journée à roder dans la maison, et que vous ne puissiez faire quelque chose.

On peut dire de ces Religieux ce que l'on dit des gens du siècle, qui ont assez de bien pour fournir aux dépenses inutiles et à la vanité, et qui n'ont rien à donner aux pauvres et à employer aux bonnes œuvres. Le temps n'est pas encore venu, nous ne sommes pas assez riches pour penser à rétablir le temple du Seigneur, disaient

(1) Nobilitari servitii vilitate. *Baron. ann. Christi 527. et Fortun. epud Sur. 13. Aug. in ejus vita.*

les Juifs; Dieu leur répond par le Prophète: *Le temps est venu où vous êtes assez riches pour habiter sous des lambris dorés; et ma maison demeure déserte* (1); vous avez des habits magnifiques, des meubles somptueux; vous faites tous les jours des festins; et vous n'avez rien quand il faut donner aux pauvres, délivrer un prisonnier, secourir l'innocence dans le danger, arracher une pauvre famille à la misère; n'est-ce pas une injustice honteuse et une malice détestable aux yeux de Dieu et des hommes? On peut adresser ces mêmes paroles aux Religieux lâches et paresseux dont je parle: ils ont assez de force et de santé quand il ne s'agit que de suivre leur propre volonté; mais quand il s'agit de faire quelque chose pour le bien de la communauté qui n'est pas selon leur idée et leur goût, ils sont aussitôt infirmes et manquent de forces.

Vous n'êtes pas entré en religion, dites-vous, pour vaquer à des exercices corporels; votre principal emploi est la dévotion et le recueillement, toute occupation extérieure, tout travail corporel vous en détourne. Alors ce n'est pas la force qui vous manque, mais la vertu; le mal n'est pas dans le corps, mais dans l'ame, et il est d'autant plus dangereux qu'il est intérieur. Jamais la charité, dit saint Léon, ne manque de pouvoir pour bien faire; on a toujours quelque chose à donner quand on a la bonne volonté de le faire (2). De même, on a assez de forces pour pratiquer l'obéissance et la charité, pour vaincre la paresse et la lâcheté qui persuadent à plusieurs qu'ils sont malades quand ils se portent bien, qu'ils sont incapables de travailler quand ils sentent quelque incommodité; ils prennent souvent les chimères de leur imagination pour

(1) Numquid tempus vobis est ut habitetis in domibus laqueatis et domus ista deserta. *Agg. 1.*

(2) Et nunquam est vacua manus à munere, si non sit vacuus animus à bona voluntate.

des réalités, et des atômes pour des montagnes. La religion ne demande pas de vous l'impossible; elle ne vous charge pas comme les officiers de Pharaon chargeaient les Israélites en Egypte. Si vous ne pouvez supporter de grands travaux, il en est de plus petits pour vous. Surmontez seulement la paresse, et vous aurez fait ce que la religion demande de vous; la Providence pourvoira au reste, l'ouvrage ne demeurera pas à faire.

Pour nous encourager, considérons l'affection que les anciens Religieux avaient pour le travail; nous trouverons dans leurs exemples une grande force. Saint Jérôme écrit à Rustique qu'on ne recevait personne dans les monastères d'Egypte qui ne travaillât (1). Les Pères de l'Egypte, dit Cassien, ne souffrent, en aucune manière, que les Religieux demeurent oisifs, et surtout les plus jeunes, ils doivent toujours être occupés (2).

Pallade, témoin oculaire, raconte qu'il y avait un monastère dans la ville de Pane de plus de trois cents Religieux qui travaillaient tous de leurs mains. Ces Religieux, dit cet historien, se lèvent de très-grand matin; chacun à son tour fait la cuisine, prépare les tables, y met le pain, les herbes sauvages, des olives, du fromage et quelques débris de viande. Les uns labourent la terre, d'autres cultivent le jardin, il en est qui font le pain, travaillent au moulin, à la forge, au foulon; les uns sont corroyeurs, les autres cordonniers; il en est qui copient des livres, qui font de grandes ou de petites corbeilles; et tous généralement apprennent l'Écriture-Sainte par cœur comme ils peuvent (3). L'abbé saint Thierry dit qu'on faisait de même au monastère de Clairvaux du

(1) *Ægyptiorum monasteria hunc morem tenuisse, ut nullum absque operis labore susciperent. Epist. 4.*

(2) *Per Ægyptum Patres nullo modo otiosos esse monachos, ac præcipuè juvenes, sinunt. Lib. 10. cap. 22. Gazam ibi.*

(3) *In histor. Laus. cap. 39.*

temps de S. Bernard. Dans cette vallée pleine d'hommes, il n'est pas permis à un seul d'être oisif, tous travaillent à l'ouvrage qui leur a été assigné. Le silence y est si profond, que les étrangers qui y viennent, soit pendant le jour, soit pendant la nuit, n'entendent que le bruit des outils, ou les Frères qui chantent les louanges de Dieu à l'Eglise (1).

Cassien donne les raisons de cette assiduité au travail. On oblige, dit-il, le Religieux au travail, afin que, suivant les paroles de l'Apôtre, il gagne de quoi vivre pour lui et pour ceux qui arrivent dans la maison, et aussi pour faire oublier les délices de la vie passée, si l'on était de quelque condition dans le monde, et apprendre l'humilité de cœur, pour l'humiliation du travail (2). Une autre raison était la pauvreté dans laquelle vivaient ces Religieux qui n'avaient ni possessions, ni revenus, qui n'apportaient rien de ce qu'ils avaient dans le monde, et qui, à cause de leur grand nombre, n'avaient pas assez d'aumônes, et étaient obligés de travailler pour gagner leur vie. Il fallait aussi, par des actions viles et mécaniques, abattre les idées de grandeur, de vanité, étouffer la pensée des plaisirs dans lesquels ils avaient été nourris, acquérir l'humilité qui est le fondement du salut, mortifier leurs sens, assujétir leurs corps à la loi de Dieu (3).

Mais une grande raison c'est qu'il fallait fuir l'oisiveté et fermer la porte aux mauvaises pensées, dit saint Jé-

(1) *In valle illa plena hominum, in qua nemini otiosum esse licebat, omnibus laborantibus et singulis circa injuncta occupatis, media die, mediæ noctis silentium à supervenientibus inveniebatur, præter laborum sonitus, vel si fratres in laudibus Dei occuparentur. Lib. 1. vita S. Bern. cap. 7.*

(2) *Ut propriis manibus, juxta Apostoli præceptum, quotidianum victum vel suis usibus, vel advenientium necessitatibus præparans et fastus vite præteritæ possit et delicias oblivisci, et humilitatem cordis contritione laboris acquirere. Lib. 1. cap. 3. Gazaus ibi.*

(3) *Cassian. lib. 4. cap. 4. Bellar. lib. 2. de monac. cap. 42.*

rôme (1). D'ailleurs ces Religieux, excepté le supérieur et quelques autres en petit nombre, n'étaient pas clercs, ni hommes de lettres, il leur fallait donc des occupations extérieures, autrement ils auraient été livrés à l'oisiveté et à la paresse. De plus, ils devaient pratiquer la charité et faire des aumônes. Non-seulement, dit Cassien, ils se nourrissent de leur travail, et les Frères étrangers qui viennent les visiter, mais ils secourent ceux qui sont dans la Libye, pays sec et stérile, qui éprouvent de grands besoins; ils envoient des vivres aux prisonniers qui crouissent dans les cachots des villes, et font à Dieu un vrai et agréable sacrifice de l'ouvrage de leurs mains (2).

Ruffin raconte, et Sozomène le confirme dans son histoire, que dans la province d'Arsinoé en Egypte, un prêtre nommé Sérapiion était supérieur de plusieurs communautés, et avait sous sa conduite environ dix mille Religieux qui travaillaient tous de leurs mains, surtout pendant le temps de la moisson. Ils mettaient la plus grande partie de ce qu'ils avaient gagné entre les mains du supérieur pour le soulagement des pauvres. C'était une coutume parmi ces Religieux, et presque parmi tous ceux de l'Egypte de se louer pour couper les blés; ils en gagnaient beaucoup de mesures pour leur salaire, dont ils donnaient une grande partie aux pauvres. Non-seulement les pauvres des environs étaient nourris par ce moyen, mais on chargeait encore des vaisseaux qui en portaient à Alexandrie pour être distribué aux prison-

(1) Propter animæ salutem ne vagetur perniciosis cogitationibus mens. *Epist. 4. cit.*

(2) De laboribus suis non tantum supervenientes ac peregrinos reliquunt fratres, sed etiam per loca Libyæ, quæ sterilitate ac fame laborant, necnon etiam per civitates his qui squalore carcerum contabescunt, immanem conferentes dirigunt alimoniam victusque substantiam, de fructu manuum suarum rationabile ac verum sacrificium Domino tali oblatione se offerre credentes. *Lib. 10. c. 22.*

niers, aux étrangers, et aux autres personnes qui se trouvaient dans le besoin. L'Egypte n'avait pas assez de pauvres pour les aumônes qu'envoyaient ces Religieux, tant l'abondance était grande (1). Voilà les raisons qui rendaient ces Religieux si affectionnés et si assidus au travail, et si agréables à Dieu, parce qu'ils les faisaient par un esprit intérieur, et de bonnes et saintes intentions. C'est pour cela que saint Epiphane les compare aux abeilles qui font la cire avec leurs pattes et portent dans leurs bouches des rayons de miel; puisqu'en travaillant, ils bénissaient Dieu et chantaient des hymnes. Tout en s'appliquant au travail, dit Cassien, ils n'oublient jamais de méditer les psaumes ou quelque passage de l'Ecriture (2). Entre tous les versets des psaumes, d'après Cassien (3), ils avaient coutume de dire: *Mon Dieu, venez à mon aide, Seigneur, hâtez-vous de me secourir* (4); paroles si belles que l'Eglise les a mises à la tête de toutes les heures canoniales. Cassiodore, expliquant ce célèbre verset, et rapportant le sentiment de Cassien, dit que les Religieux ne commençaient rien sans avoir récité trois fois ce même verset (5). Ceux qui travaillent des mains, dit saint Augustin, peuvent aisément chanter des cantiques spirituels, à l'exemple des ouvriers qui chantent ou parlent en faisant leur ouvrage (6). Le saint prêtre Philorome qui, par le salaire de

(1) Apud Rosweydt. lib. 2. cap. 18. Sozom. lib. 6. cap. 28.

(2) Ita ab eis incessanter operatio manuum privatim per cellulas exercetur, ut psalmodum quoque vel cæterarum scripturarum meditatio nunquam penitus omittatur. *Lib. 3. cap. 2.*

(3) Collat. 10. cap. 10.

(4) Deus in adiutorium meum intende; Domine ad adjuvandum me festina. *Psal. 69. 2.*

(5) Quicquid monachi assumpserint, sine hujus versiculi trina iteratione nihil inchoant. *In illum psalm.*

(6) Cantica divina decantare manibus operantes facile possunt; exemplo opificum, qui fabulis linguas dant, cum tamen manibus ab opere non recedant. *Lib. de opere monach. cap. 17.*

son travail, pourvoyait à tous ses besoins et à ceux des pauvres, disait : Je ne me souviens pas d'avoir jamais en travail détourné mon esprit de la pensée de Dieu (1).

Tous ces exemples doivent nous porter à l'amour du travail, selon nos forces, notre capacité et les ordres de notre supérieur. Ceux qui dans les communautés sont employés aux offices domestiques et au travail manuel doivent, d'après l'exemple de ces saints Religieux, remplir leur emploi avec grand soin, non comme des serviteurs séculiers, mais comme des serviteurs de Dieu et de vrais Religieux, avec un esprit intérieur, des intentions saintes, en élevant comme les anciens leur cœur à Dieu, en lui offrant leur ouvrage, en récitant quelques versets des psaumes, en méditant quelque parole de l'Écriture. Ils doivent se proposer pour modèle saint Joseph, la sainte Vierge, et encore plus Notre-Seigneur dans leurs occupations extérieures, s'unir à eux afin que toutes leurs actions soient des actions de grâce, de salut et de perfection.

CHAPITRE V.

TROISIÈME PRINCIPE. L'ESPRIT SOCIABLE.

Saint Bernard nous dit que pour bien vivre en communauté, outre un esprit d'ordre, il faut encore avoir un esprit *sociable* : « Il faut vous appliquer à aimer vos frères et à mériter leur amour ; il faut vous montrer doux et affable, supporter, je ne dis pas avec patience,

(1) Non meministi me unquam animo à Deo meo recessisse. *Apud Rosweyde, lib. 8. cap. 113.*

mais de bon cœur, les défauts de l'esprit et du corps (1). Toutes les conditions dont parle saint Bernard sont sans doute nécessaires à l'esprit sociable, mais nous en ajouterons quelques autres.

D'abord, pour bien vivre en communauté, il faut savoir accommoder son humeur à celle des autres, et pour cela céder quelque chose. Revenons à la comparaison de saint Paul : *Comme il y a plusieurs membres dans un seul corps, et que les membres n'ont pas les mêmes fonctions ; ainsi nous sommes un même corps en Jésus-Christ, et nous sommes tous les membres les uns des autres (2)*. Or, si les membres voulaient tous être de la même force et de la même grosseur, il leur serait difficile de s'ajuster ensemble, de s'aider et de soutenir le corps : il faut que les uns soient plus grands, les autres plus petits ; les uns droits, les autres obliques : par cette admirable condescendance qu'ils ont les uns pour les autres, les uns se plient, et les autres se tiennent fermes ; les uns s'abaissent, les autres se relèvent ; les uns s'avancent, les autres se retirent ; par ce moyen le corps fait toutes les fonctions qui sont nécessaires à la vie.

Dans une communauté nous sommes les membres les uns des autres : sans cet esprit de condescendance mutuelle ; si nous ne savons pas céder quelque partie de notre droit, retrancher quelque chose de nos commodités, nous accommoder à l'humeur des autres, à leurs manières, nous cessons alors d'être membres. La raison en est bien simple : dans une communauté les esprits

(1) Sociabiliter... Ut studeas amari et amare, blandum te et affabilem exhibere, supportare non solum patienter, sed et libenter infirmitates fratrum tuorum, tam morum quam corporum. *Serm. 1. cit. in festo SS. Apostol. Petri et Pauli.*

(2) Sicut in uno corpore multa membra habemus ; omnia autem membra non eundem actum habent : ita multi unum corpus sumus in Christo ; singuli autem alter alterius membra. *Rom. 12. 4.*